

DU MÊME AUTEUR

aux éditions Espaces 34
L'Œil du jour suivi de Antigone (42)

aux éditions La Fontaine
La Tristesse des sentinelles

aux éditions Crater
Les Petites Baleines de la côte est
in *Courtes Pièces d'auteurs*

JEAN-MARC LANTERI

Initiales D. J.

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé en novembre 2004 au théâtre de La
Tempête (Paris) par la compagnie XTNT dans une
mise en scène de Ludovic Nobileau.*

Pour Charlotte Talpaert

© 2004, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-115-6

PERSONNAGES

D. J.

HENRI

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI

L'AGENT DE POLICE

UN COUPLE, VOLEURS D'ENFANTS POUR L'OCCASION

LA MÈRE

LE PÈRE

LA SŒUR, MARIE

LA PETITE SŒUR D'ELVIRE

ELVIRE

LA TUEUSE EN SÉRIE

LA FLATMATE DU HASARD

L'AUTRE FILLE

CATHERINE

Les titres des séquences peuvent, à la représentation, être dits en voix off, affichés sur écran lumineux, inscrits dans le programme, passés à la trappe – comme on voudra.

Séquence 1

CONFIDENCE

Chez D. J.

D. J. a des cheveux blancs.

D. J. et son ami Henri écoutent de la techno, très fort.

Henri, agacé par le volume sonore, coupe la musique.

On entend la pluie qui tombe dehors.

HENRI. – Viens, allons boire un verre.

D. J. – Si je ne vois pas le visage de la première femme qui passe, je souffrirai le martyre, je me demanderai toute la nuit à quoi elle ressemblait.

HENRI. – Tu es vraiment fou.

D. J. – À cet instant, une femme s'éloigne sous son parapluie, elle me condamne à l'apercevoir de loin et à ne jamais la connaître.

Un temps.

HENRI. – C'est vrai qu'il pleut beaucoup.

D. J. – Peut-être était-ce l'unique ?

HENRI. – L'unique...

D. J. – Celle qui me guérirait de la blessure de la beauté par sa beauté inouïe, et de ma douleur par sa douleur hors de portée des hommes.

HENRI. – Tu trouves tous les hommes médiocres ou répugnants, c'est-à-dire qu'ils n'existent pas pour toi. Sauf moi peut-être mais tu ne me considères pas comme un concurrent...

(Ils se regardent. Un temps.)

Quel temps dégueulasse.

D. J. – Quand je regarde la pluie tomber par la fenêtre et que les trottoirs sont déserts, j'imagine un instant le monde sans femmes et c'est un soulagement.

HENRI. – Vraiment ?

D. J. – C'est une terreur.

HENRI. – Je vais rentrer chez moi travailler, ma thèse n'avance pas.

D. J. – Moi aussi, il faut que je travaille, j'ai été engagé par une nouvelle boîte.

HENRI. – Cette musique est insensée, elle t'abrutit.

D. J. – Elle me protège. Comment entendre un pas de femme, le moindre petit bruit de talons aiguilles sur le bitume par-dessus toutes ces basses ?

HENRI. – Bientôt tu souhaiteras qu'il y ait une guerre, pour t'extraire de toi-même, sortir la tête de ton

propre cul. Un bazooka dans les mains plutôt que l'obsession des femmes. Je ne te donne pas longtemps pour devenir un fasciste.

D. J. – Ce sont des mots violents dans ta bouche.

HENRI. – Mais ta manie, ton vice, enfin cette chose est une espèce de violence.

D. J. – Tes élèves t'écoutent sans bâiller ?

HENRI. – Je pensais aussi à la violence faite à toi-même – je bâille à leur place.

D. J. – Pourquoi es-tu mon ami ?

HENRI. – Personne d'autre ne peut l'être.

D. J. – Quelle humilité de ta part – ou quel orgueil.

HENRI. – Cela ne m'empêche pas de t'aimer.

D. J. – Et de me détester ?

HENRI. – Forcément un peu car tu es qui tu es.

D. J. – Et toi qui es-tu, Henri ?

HENRI. – Officiellement je suis enseignant en phase terminale dans un lycée pourri, officieusement je suis un esprit adonné à l'âpre recherche de la vérité – mais tu peux inverser les adverbes si tu veux.

D. J. – Moi je suis un chien, apprivoisé ou déchaîné par un million d'absentes.

HENRI. – Ce soir, que puis-je faire pour toi, D. J. ?

D. J. – Borde-moi mais ne me touche pas. Et puis va-t'en.

Henri s'exécute.

D. J., *couché*. – Ton amitié pour moi est la dernière limite entre moi et ma propre monstruosité.

HENRI. – Ce que tu dis m'embarrasse un peu.
(Henri le borde, lui met les écouteurs sur les oreilles, met la musique.)

Tu ne vas pas avoir une crise d'épilepsie ?

D. J. – Électro-encéphalogramme plat.

Henri sort.

D. J., *allongé*. – Je pense : à l'horizon de mon désespoir, il y a quelque chose de plus cru et de plus lumineux, et qui n'est pas la mort, non, qui s'apparente à une condition de vivant, qui n'est pas non plus le nirvana ou le sommeil, non, quelque chose comme un point de vue exact, un affût bien affûté, un tabouret de bar arrimé aux étoiles, une cabane achetée au rabais à un vieil ermite. Je continue, par goût et désir de connaissance. Salut Henri. Mon corps est une fusée, la mèche de départ brûle toujours, Vénus est loin encore pour m'y désintégrer. Sur quelle orbite serai-je dans une année-lumière ?

(Un temps.)

Toutes les femmes, toutes les femmes, toutes les femmes.

(Il enlève le casque. On entend la techno qui s'échappe des écouteurs.

Comme s'il étouffait dans l'espace sans air, il murmure :)

Ou une seule.

Séquence 2

DÉCLARATION DE TROTTOIR

Une femme dans la rue, mère aussi, manœuvre une poussette où se trouve un bébé. D. J. qui la suit. Il est ivre. Une bouteille à la main ?

D. J. – Ma bouche collée au juteux brasero, j'imagine.
(La femme s'arrête.)

Je plonge ma langue dans leur velours. Mon nez dans leur carré de soie. Leurs muqueuses qui m'électrocutent gentiment les lèvres. Tout le feu du ciel qui s'est réfugié là-dedans.

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – C'est à moi que tu parles ?

D. J. – Oui. J'aperçois, quand je marche après toi, de minces rigoles qui dégoulinent de ta jupe, luisantes comme de l'écume, et me font doucement piaffer ; le vif-argent de toi qui m'appelle à l'aide ou au festin.

La femme dans la rue, mère aussi, rit. Entre un agent de police.

L'AGENT DE POLICE. – Ce type vous ennue, mademoiselle ?

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – Madame.

D. J. – Ton sexe est arboré comme le pays de Canaan.

L'AGENT DE POLICE. – Moi, j'ai l'impression qu'il vous embête.

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – Non, je ne crois pas.

D. J., *à l'agent de police.* – Quoi de plus con qu'une trique ? À peine de quoi marquer l'heure de la terre au cadran solaire. Mais lécher le sexe d'une femme, c'est comme éplucher toutes les galaxies jusqu'au nerf central du cosmos.

L'AGENT DE POLICE, *à la femme.* – Vous êtes bien sûre de vous ?

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – Vous pouvez circuler.

L'agent de police circule.

D. J., à quatre pattes, jappe doucement.

La femme le regarde, amusée, écaurée, fascinée.

Un couple, voleurs d'enfants pour l'occasion, entre et, sans que la femme ou D. J. s'en aperçoivent, enlève le bébé.

D. J., *allongé sur le dos.* – C'est le Graal qui perle de toi, la rivière souterraine du monde. Je peux être un chien, je bois le désespoir ou la joie qui ruissellent de vous. Je m'agenouille sous vos règles, liquides ou spirituelles. Je peux alternativement dominer et m'avi-

lir. Je suis désintéressé, je suis souple et ouvert, et mon corps est une offre illimitée, un baume vivant pour ta douleur.

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – Si tu continues à parler autant, tu vas vraiment te vider ; dans dix minutes tu ne seras plus rien sur le trottoir, rien qu'une épiluchure, rien qu'un sac en plastique troué.

D. J. – Mais en dehors de ta beauté, il n'y a rien, tu es d'accord ? Et le monde est un mensonge que je sabrerai avec le champagne de ta jouissance.

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – Mais je suis heureuse dans la vie. Je suis mariée, mère et heureuse, et c'est comme si je devais rester jeune toute ma vie. Qui es-tu pour que je te fasse pitié et c'est toi qui me fais pitié – mais peut-être était-ce ton but ?

D. J. – Je suis Don Juan.

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – C'est dommage pour toi mais qu'est-ce que j'y peux ?

D. J. – Tu as tes règles en ce moment ?

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – Tu es fou, tu es ivre. Tu es fou et ivre.

D. J. – J'aime le sang lunaire des femmes.

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – Tu es bien le seul...

D. J. – J’aurai la bouche barbouillée de toi, tu m’auras brisé tout un biberon d’hémoglobine contre le menton.

UNE FEMME DANS LA RUE, MÈRE AUSSI. – Justement, tu n’as même pas vu que j’avais un gosse...

D. J. – Un gosse ?

Une femme dans la rue, mère aussi, s’aperçoit que l’enfant a été enlevé. Elle hurle, s’élance à la poursuite aléatoire des ravisseurs, disparaît. La rue disparaît.

D. J., *subitement affublé d’un œil au beurre noir.* – J’ai couru, comme un dingue, derrière ces deux dingues. Ça m’a dégrisé, juste d’imaginer qu’ils l’auraient découpé en morceaux avant que j’arrive. Et puis non, ils en étaient simplement à leur énième fécondation in vitro avortée. Il est si mignon, le petit chéri, alors chéri on l’embarque. Ils avaient eu une espèce d’absence, une tentation de consommateurs qui pouvait les mener au trou. Ils me rendent le chiard cent pour cent intact, le petit putois hurle dans ses langes et eux, ils chialent : je regrette, regrettons, sommes devenus fous, je ne veux pas aller en prison, je perdrai mon travail..., etc. Et trouillards avec ça. De moi aussi ils ont peur, ils pensent que je suis un loubard, un voyou, un tueur, une sorte de skinhead chevelu. Je décide de les laisser courir. Je me rends au commissariat le plus proche, affublé du lardon hurlant. Elle y était déjà, elle devenait folle. Elle me l’arrache avec une espèce de haine. Elle part comme je l’ai rencontrée, sans me voir, sans me voir ? On me soupçonne d’être le complice de ces deux-là que d’ailleurs on n’a jamais vus, hein, où sont-ils, peut-

être que tu les a inventés, petite tête, petite tête blanchie avant l’âge et par quels méfaits ? Le flic me beurre l’œil d’un coup de poing. Je rentre chez moi. L’idée qu’un homme m’ait touché, flic ou pas d’ailleurs, me consterne. J’appelle une prostituée au téléphone, qu’elle me lave de cette salissure. Elle arrive. Je lui demande de me battre, elle ne veut pas. Je lui dis : alors allonge-toi contre ma poitrine et me susurre des mots doux et absurdes. Elle dit qu’elle préfère que je la batte et pour le même prix. Elle me fournit les accessoires, compris dans le forfait. Je m’exécute de mauvaise grâce, je déballe le kit S. M. mais avec mon chat à neuf queues, j’ai vraiment l’air d’un plouc. La fille se tord de rire sous mes coups de fouet mollassons. Je la congédie, restons bons amis. Je prends des somnifères mais je m’arrête avant la dose prescrite pour un décès. Je m’endors. Un jour, je me réveille. Le monde est toujours là.

Séquence 3

ET SŒUR AUSSI HONORERAS (QUATUOR)

*Le jour de Noël.
Mangent au domicile familial, le père, la mère, la sœur, Marie, D. J.
La scène peut être jouée devant des pupitres.
La mère compte des yeux les lattes du parquet.*

D. J. – Arrête de compter.
(Un temps.)
Arrête de compter.